

5^e Année - N° 202.

Le numéro : 30 centimes

29 Août 1918.

LE PAYS DE FRANCE



G. Sérigny

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 F



X
LA FUGUE DE M. BENOIT
(Suite)

Le matelot le reconnut et non seulement le lâcha, mais il allait l'aider à se lever quand M. Benoît cria :

— Couchez-vous ! Couchez-vous !

Les deux hommes s'affalèrent et quand ils furent étendus à côté du policier, celui-ci parla, s'adressant à Lionel :

— Je suis là depuis une heure, je les ai vus partir. Ils sont allés du côté des falaises et ils y sont encore. J'en conclus qu'ils chargent le canot pour demain de tout ce qu'ils ont apporté.

— Vous concluez bien, dit Lionel ; mais ne perdons plus une minute. Nous allons les prendre au gîte quand ils rentreront. Yvon, tu vas aller à Saint-Quay ; tu prendras avec toi quatre hommes armés ; tu les amèneras au Pétrel où vous m'attendrez tous, en vous dissimulant avec soin.

M. Benoît interrompit :

— Je suis du bal ?

— Bien entendu ; désormais il n'y aura plus de fête sans vous.

— Merci, alors je vais faire un brin de toilette, dit M. Benoît.

— Je passe également chez moi me mettre en tenue, car, et heureusement, dans un quart d'heure je rentrerai enfin dans ma vraie peau.

Les trois hommes se quittèrent à la grand'rue et, comme il l'avait dit, Lionel rentra. Il était à peine 10 heures. En passant dans l'étroit escalier, il entendit qu'en bas Sylvie jouait le 15^e prélude de Chopin qu'il aimait tant et qu'elle avait souvent joué pour lui.

Il eut vite fait de revêtir sa tenue ; sur sa vareuse galonnée brillaient les deux croix ; il boucla son sabre, mit son revolver en sautoir dans son étui et, coiffant sa casquette, il sortit ; Sylvie ne jouait plus.

Au moment où il arrivait dans le couloir, le bruit de son pas, qu'il étouffait cependant, fit ouvrir la porte de la salle à manger.

— Est-ce vous, monsieur Langlois ?

— Mais oui, répondit Lionel restant dans l'ombre. Je ressors.

— Entrez donc, il y a une dépêche pour vous.

Il était contraint d'entrer.

Sylvie, en le voyant dans le rayonnement de la lampe, se leva et devint très pâle. Se soutenant au piano, elle regardait le jeune homme qui, pour cacher sa confusion, avait ouvert la dépêche, mais ne lisait pas.

— Je vous demande pardon, dit-il d'une voix grave, de vous avoir toutes trompées. Je ne m'appelle pas Langlois, je suis Lionel Leperdurec, lieutenant de vaisseau, blessé à Dixmude, en convalescence et en mission secrète ici.

Dans le silence on entendit comme un sanguin. Personne ne sut qui l'avait poussé ni si il était de douleur ou de joie ; mais Sylvie, glissant sans bruit, gagna la porte et disparut.

Lionel maintenant lisait :

« Tout est paré, pouvez agir à votre heure.

» LATOUCHE. »

Il replia la dépêche qu'il glissa dans sa poche ; puis, saluant les trois femmes absolument médusées, il sortit.

Dans le couloir obscur quelqu'un lui saisit la main :

— Oh ! pardonnez-moi, dit la voix trempée de larmes de Sylvie.

Voir les nos 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200 et 201 du Pays de France.

Lionel la sentit si près de lui qu'il lui passa le bras autour de la taille et l'attira plus près encore.

— Vous pardonner, ma chérie, eh ! oui, je vous pardonne. M'aimez-vous ?

La jeune fille n'essaya pas de se dégager, mais elle ne répondit pas directement.

— Allez-vous, ce soir, courir un danger ?

— Peu grave, je crois, dit Lionel.

— Donc il existe. Alors je réponds. Oui, je vous aime, de toute mon âme. Depuis votre présence ici je ne suis qu'une très petite chose entre vos mains ; je vous appartiens jusqu'à la mort...

Et portant vivement la main à sa bouche, elle attira la tête du jeune homme jusqu'à la hauteur de ses lèvres et Lionel sentit sur les siennes le doux contact, mais en même temps Sylvie lui glissa une chose dure entre les dents puis, s'échappant, elle ouvrit la porte de la salle à manger, un instant elle apparut en pleine lumière, transfigurée par le bonheur, puis la porte se referma.

Lionel retira ce que Sylvie lui avait poussé entre les lèvres : c'était la bague à l'améthyste dont il aimait tant l'éclat sombre sur la peau



blanche de sa main. C'était l'anneau des fiançailles.

Mais l'heure n'était plus qu'au devoir. Lionel passa la bague à son doigt et s'enfonça dans la nuit.

XI LE PIÈGE

En sortant de la grand'rue sur le port, Lionel Leperdurec se heurta dans M. Benoît.

Correctement vêtu de noir et coiffé d'un chapeau melon, M. Benoît ressemblait plutôt à un notaire qu'à un policier en mission.

Tout en cheminant il prit la parole.

— Commandant, permettez-moi quelques mots.

— Parlez, monsieur Benoît.

— C'est pour vous rappeler la promesse solennelle que vous me fites. À savoir que vous me laisserez agir, quoi que je dise ou quoi que je fasse, quand le moment sera venu.

— C'est entendu. Nos rôles sont bien définis, monsieur Benoît : le mien consiste à réduire à l'impuissance des ennemis redoutables, le reste vous concerne. Si vous croyez devoir agir, vous agirez.

— Parfait ! parfait ! maintenant, commandant, convenons d'une chose. Quand je dirai : « À mon tour », retenez bien ce mot : A mon tour, vous n'aurez plus qu'à répondre

affirmativement à toutes les questions que je vous poserai. Si je vous demande aussi de combien vous disposez d'hommes, vous aurez l'obligeance de répondre : « une compagnie », et je vous demanderai, en grâce, de m'appeler toujours Monsieur le commissaire principal.

— C'est entendu, monsieur Benoît.

— Merci, mille fois merci.

Les deux hommes arrivèrent en moins de vingt minutes sur la falaise des Petites-Etables ; en passant, Lionel avait pu se convaincre que le canot des Garber était toujours absent.

Près de la villa, Lionel obliqua brusquement à droite, entrant dans les terres. La lune était très brillante et l'ombre projetée par les murs de la propriété sur le sol était épaisse, ce qui rendait les approches plus faciles. Tout en se défilant, l'officier cherchait Yvon et s'inquiétait de M. Benoît qu'il craignait de voir se faire découvrir. Mais M. Benoît devait être rompu dans l'art de se dissimuler, car il savait, avec une grande adresse, profiter des moindres trous, des moindres buissons pour cacher son cheminement et Lionel admira plus d'une fois l'étrange souplesse de cet homme déconcertant que le danger semblait transfigurer.

Un sifflement très léger, mais sur une certaine modulation, vint de la gauche jusqu'à l'officier qui s'arrêta ayant M. Benoît sur les talons.

Ce sifflement pouvait être pris pour un cri d'oiseau nocturne ; mais Lionel ne s'y trompa pas, c'était Yvon.

L'officier et le policier se dirigèrent vers l'endroit d'où venait l'appel et entrèrent dans l'ombre du mur. Les quatre hommes et Yvon étaient là, l'arme au pied, immobiles comme des statues.

Lionel les rassembla d'un geste et à voix basse commanda :

— Par-dessous le mur, garçons ; mais ne sautez pas, si c'est possible ; puis, tous dans l'ombre de la maison et gardez le silence ; le moins de bruit possible et, si vous êtes obligés de vous servir de vos armes, la baïonnette seulement.

A ce moment M. Benoît intervint :

— Yvon, mon ami, prêtez-moi un peu la main.

En même temps il levait le pied. Yvon comprit ; ilaida M. Benoît qui, aussi rapide qu'un éclair, s'enleva et s'aplatis sur le faîte du mur.

La chose avait été si vite faite que Lionel n'avait pas eu le temps d'intervenir.

M. Benoît, penché sur le jardin, observa une minute, prêtant l'oreille, puis à voix basse :

— On peut sauter !

Et il sauta si légèrement que personne ne l'entendit prendre pied dans le jardin.

Yvonaida Lionel et les quatre hommes sautèrent à leur tour. Tout cela s'était accompli sans bruit et avec une grande vitesse.

— Tout est absolument tranquille, dit Lionel ; la maison est déserte. Voici mon plan. Les hommes sont en ce moment occupés dans le bas de la falaise, où ils sont descendus à l'aide d'une corde à noeuds, à charger le canot et il est probable que Hedda doit faire le guet, ce qui explique la solitude où nous nous trouvons ; nous allons en profiter pour pénétrer dans la maison et nous les y prendrons tous d'un bloc à leur retour.

Tout à coup le policier disparut sans bruit, mais son absence fut courte.

— J'ai trouvé, dit-il, une porte de cuisine en sous-sol sur ce jardin... Je l'ai ouverte ; pressons-nous.

Lionel et lui, suivis par Yvon, filèrent rapidement en se courbant. Un à un les hommes arrivèrent sans incident. Avec précaution M. Benoît referma la porte.

M. Benoît fit de la lumière, non pas avec une lampe électrique de poche, mais à l'aide d'une lanterne démontable en toile et en mica, et ce fut à une honnête bougie qu'il communiqua le feu d'une allumette.

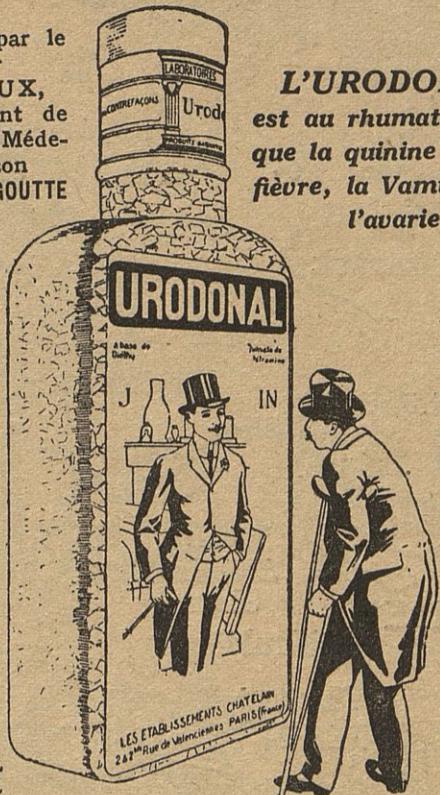
La cuisine était en ordre ; le fourneau de fonte était encore chaud et, dans un coin, un lit-cage était déplié et fait, n'attendant plus que le dormeur.

(A suivre.)

URODONAL

rajeunit l'organisme

Recommandé par le Professeur LANCEREAUX, ancien Président de l'Académie de Médecine, dans son TRAITÉ DE LA GOUTTE



Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artéro-Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

L'URODONAL
est au rhumatisme ce que la quinine est à la fièvre, la Vamianine à l'avarie.

COMMUNIQUATIONS :
Académie de Médecine (19 n° 1908); Académie des Sciences (14 déc. 1908).

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, et ttes pharmacies. Le flacon, fco, 8 fr.; les 3, fco, 23 fr. 25.

Globéol

donne de la force

Convalescence

Neurasthénie

Tuberculose

Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.



Reminéralise les tissus.

GLOBÉOL permet le maximum d'effort.

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 flacons, franco, 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.



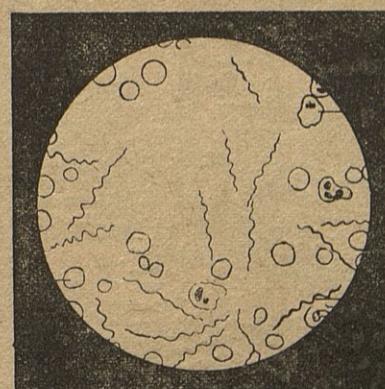
Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r. de Valenciennes et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. 30 ; les 4 boîtes, franco, 20 francs. La grande boîte, franco, 7 fr. 20 ; les 3 boîtes, franco, 20 francs.

VAMIANINE

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Avarie, Tabes
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères



Goutte de sang contenant les tréponèmes, agents de la syphilis, qui disparaissent avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 11 francs.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes ne sont pas satisfaites de leur santé !



La FANDORINE régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également des résultats parfaits dans les troubles et retards, causes de tant de maladies.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon de FANDORINE, franco, 11 francs. Flacon d'essai, 5,30.

Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement Supprime les douleurs de la miction Evite toute complication



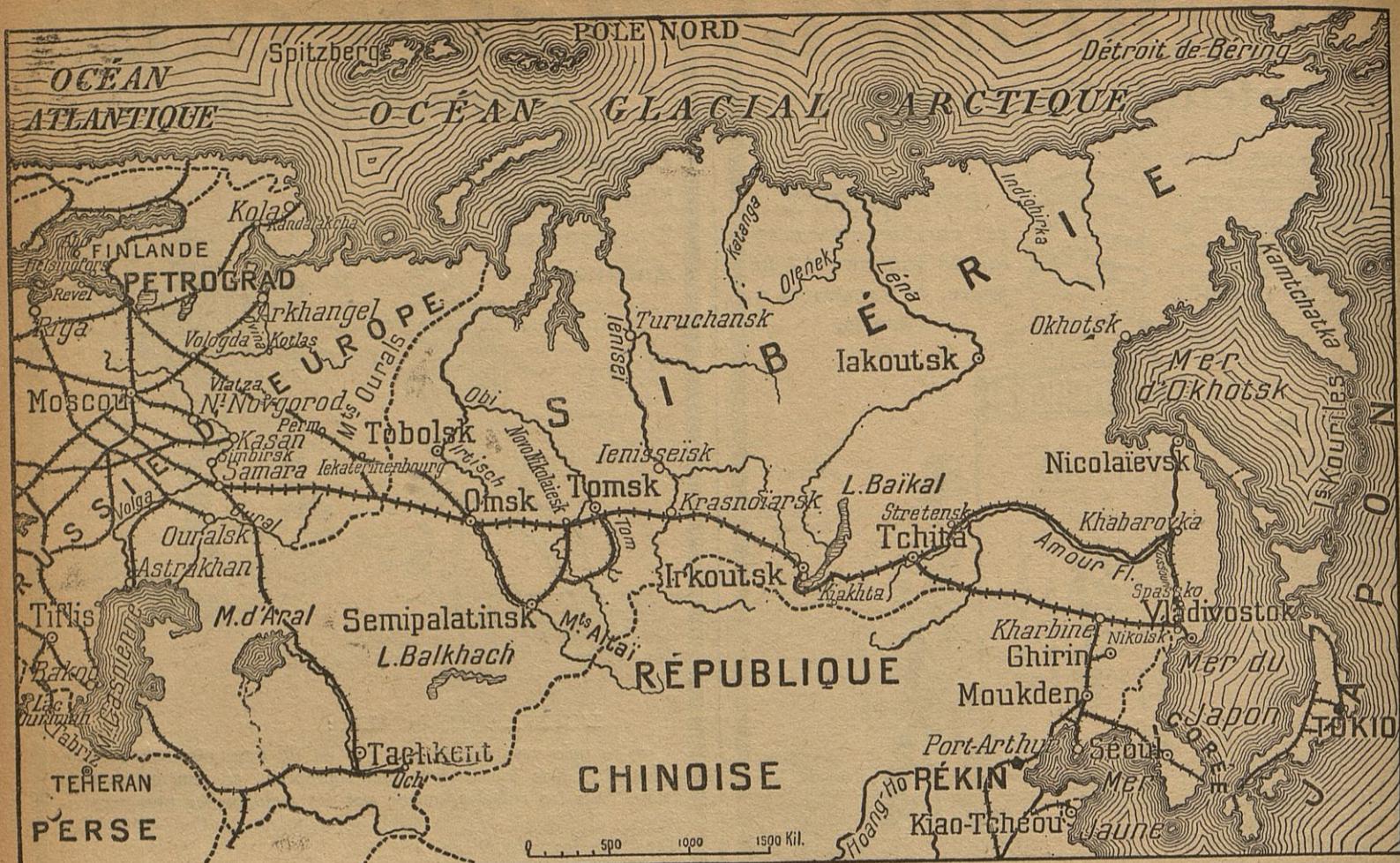
« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites. »

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 francs.

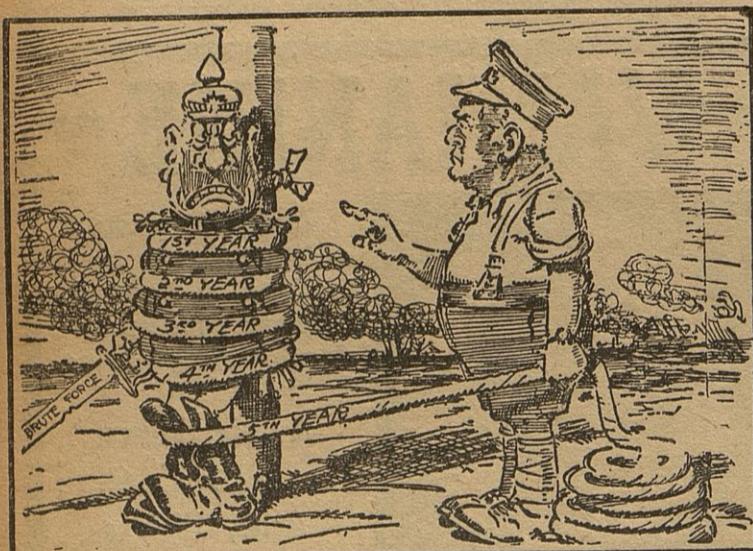
L'OPINION MÉDICALE :
« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

D^r Joseph SIMONI, Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancone.

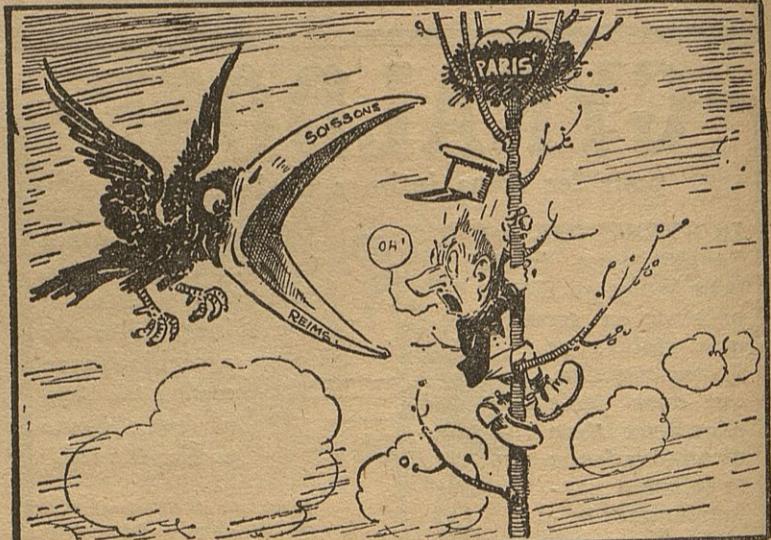
CARTE DE LA SIBÉRIE



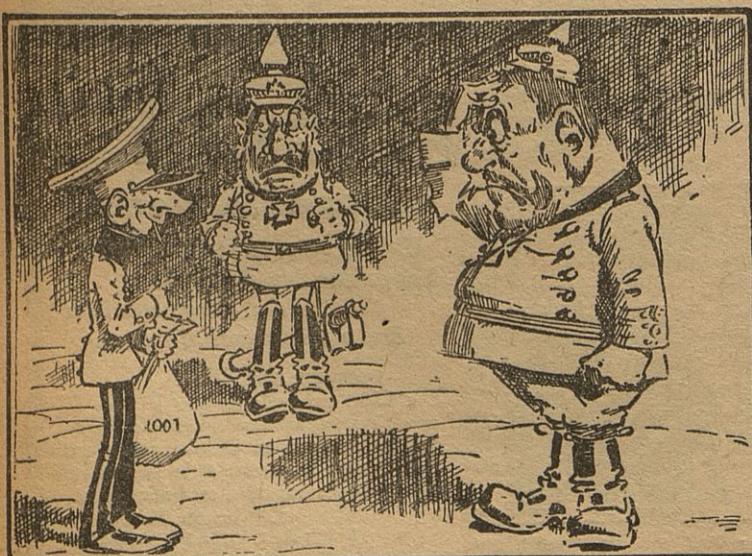
LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



JOHN BULL A GUILLAUME. — Vous direz quand vous en aurez assez, Guillaume !

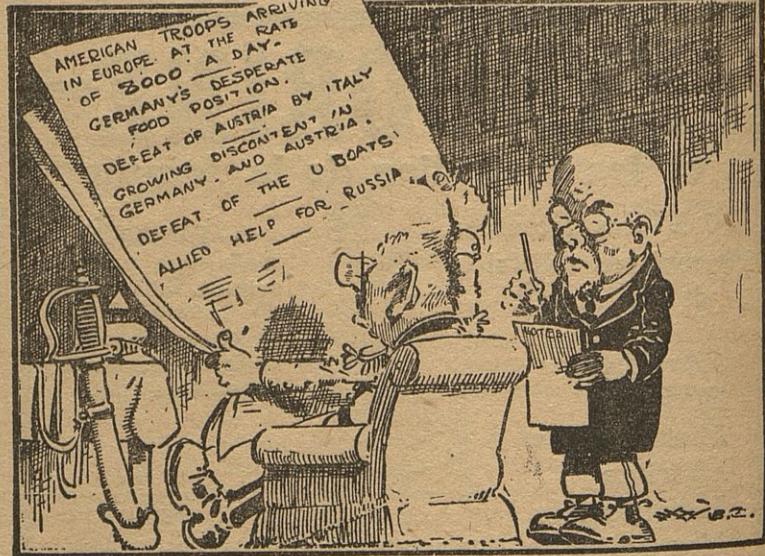


LE KRONPRINZ EN FACHEUSE POSTURE. — Il est difficile de dénicher Paris !



HINDENBURG AU KRONPRINZ. — Comment ? Vous ! Vous !...

LE KRONPRINZ. — Ne me grondez pas, Hindy. Ça c'est la bataille de papa. Il l'a dit, vous savez !...



HERTLING. — Avez-vous des ordres à donner aujourd'hui, Majesté ?...

LE ROI DES BOCHES. — Oui, dites aux alliés que nous n'avons pas l'intention de garder la Belgique...

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 15 au 22 Août



EUX victoires remportées les 21 et 22 août, par l'armée Mangin entre Matz et Oise, et, d'autre part, par l'armée Byng au nord de l'Ancre, ont couronné la série de succès par lesquels, depuis le 15, les alliés marquent, sur l'ennemi, une supériorité de jour en jour plus frappante.

L'offensive franco-anglaise, commencée en Picardie le 8 août et qui se déroula dès le 10 sur notre droite par suite de l'entrée en action de l'armée Humbert, a donné à notre commandement tous les résultats qu'il espérait. Les opérations se sont déroulées selon le plan dans lequel elles rentraient et dont la conception atteste une fois de plus que notre maréchal Foch est un grand capitaine. Si, à partir du 14, l'avance de nos braves troupes, françaises et alliées, se fit plus lente, ce changement d'allure ne surprit nullement nos chefs qui l'avaient prévu et le savaient inévitable. A partir de ce moment donc, on voit la bataille se poursuivre suivant un rythme plus lent. Le but des opérations est, pour le moment, de réduire avec le minimum de pertes les trois bastions de la résistance allemande entre Somme et Oise : Chaulnes, Roye, Noyon. Pour cela, on manœuvre de manière à déborder chacun d'eux, soit afin d'obliger l'ennemi à nous les livrer, soit afin de pouvoir, le moment venu, les emporter tout d'un coup.

Voyons maintenant quels ont été les épisodes de la bataille, d'après les communiqués.

Le 15 se passe en opérations de détail. Nos troupes se répandent dans le massif boisé entre Matz et Oise : elles s'emparent, au nord-ouest de Ribécourt, de la ferme d'Attiche et de la ferme du Monolithe, couvrant une éminence de 188 mètres qui commande toutes les voies de communication du pays. Les Anglais font des progrès en Santerre, dans le voisinage de Damery et de Parvillers qui, après une série de très vifs combats, finissent par leur rester. Le lendemain on ne signale encore que des affaires en apparence secondaires : cependant les progrès de ce jour-là portent nos lignes communes sur le front Goyencourt-Saint-Mard-le-Triot-Laucourt.

Sur tout le front de bataille, la progression des alliés continue le 17. A l'est de Roye ils enlèvent une série de fortes tranchées au lieu dit le Camp-de-César, où ils ne sont qu'à deux kilomètres de Roye. Au sud de l'Avre les troupes de l'armée Debeney, débouchant de Laucourt, de Popincourt et de Tilloloy, atteignent Beuvraignes. La progression continue dans le bois des Loges.

Plus au sud nous nous emparons de Canny-sur-Matz. Ce jour-là, la bataille commence à s'allumer plus au sud. Une opération exécutée dans la région d'Autrèches, au nord de l'Aisne, nous permet d'enlever les positions ennemis sur un front de 5 kilomètres et une profondeur de 1.500 mètres. Nous ne signalons que pour mémoire les violentes contre-attaques par lesquelles l'ennemi essaie vainement d'entraver nos opérations. Le 18, il n'y a pas d'actions notables d'infanterie. Le 19, nous nous emparons de Fresnières et nous atteignons les abords ouest de Lassigny dont l'encerclement se réalise ainsi peu à peu. Au sud, nos troupes réussissent à déboucher des bois de Thiescourt. D'autre part, elles prennent Pimprez et poussent jusqu'aux abords sud de Dreslincourt.

Le 19, on annonce que la veille les troupes de l'armée Mangin ont rectifié leur front entre Oise et Aisne sur une étendue de 15 kilomètres, entre le sud de Carlepont et Fontenoy, réalisant ainsi une avance moyenne de 2 kilomètres. Elles occupent le plateau à l'ouest de Nampcel, ont atteint le rebord du ravin d'Audignicourt et conquis Nouvron-Vingré ; le 19, ces succès se complètent par l'enlèvement du village de Morsain. Deux mille deux cents prisonniers sont restés entre nos mains par suite de cette opération. Le village de Vassens, au nord-ouest de Morsain, est pris le 20. Ce même jour nos troupes repartent dans les mêmes secteurs sur un front de 25 kilomètres, depuis la région de Baily jusqu'à l'Aisne. Le progrès réalisé est encore plus considérable que la veille : à gauche de ce front d'attaque nous arrivons aux lisières sud de la forêt d'Ourscamp, aux abords de Carlepont et de Caisnes. Au centre nous enlevons Lombray, Blérancourdelle et nous prenons pied sur le plateau au nord de Vassens. A notre droite les villages de Verzaponin, Tartiers, Cuisy-en-Almont, Osly-Courtill sont à nous. L'avance moyenne est de 4 kilomètres. On compte plus de huit mille prisonniers ce qui, avec ceux de la

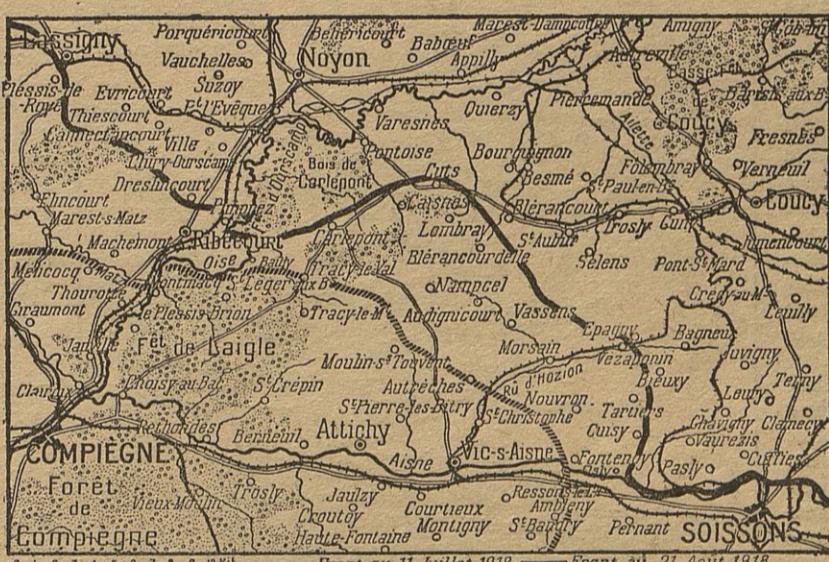
veille, fait 10.000 hommes enlevés en deux jours à l'ennemi. Le même jour, au sud de Roye, nos troupes enlèvent Beuvraignes. Le 21 est marqué par une nouvelle grande attaque de l'armée Mangin entre le Matz et l'Oise : les Allemands, bousculés, opposent une résistance désespérée. Nos troupes atteignent cependant les objectifs que se proposait notre commandement ; leur avance est en moyenne de 8 kilomètres. Lassigny est pris. Nos troupes prennent pied sur le Plémont, atteignent les abords de Chiry-Ourscamp et, à l'est de l'Oise, enlèvent les bois de Carlepont, bordant la rivière entre Sempigny et Pontoise, dépassent la route de Noyon à Coucy-le-Château, et portent leur droite aux abords de Saint-Aubin, ce qui leur donne Camelin, le Fresne, Blérancourt. Des prisonniers en nombre considérable restent entre nos mains. Cette brillante manœuvre rend intenable pour l'ennemi le massif de Thiescourt qui ne saurait tarder à tomber entre nos mains. On apprend, dans l'après-midi, que l'ennemi bat en retraite entre Matz et Oise et est de l'Oise. Nos troupes occupent le Plémont, Thiescourt, Cannectancourt et atteignent la Divette ; elles bordent l'Oise à l'est de Noyon, de Sempigny jusqu'à Brétigny : notre front atteint l'Ailette à la Quincy-Basse.

Quant à Noyon, sa chute n'est qu'une question d'heures, aussi bien que celle de Roye et de Chaulnes. On peut envisager la retraite à breve échéance de l'ennemi sur la ligne Guiscard-Ham-Péronne-Bapaume.

Dans leurs secteurs au delà de la Somme, les Britanniques se sont montrés aussi actifs que d'habitude, ne cessant de harceler l'ennemi dans de multiples opérations de détail, presque toujours couronnées de succès. Ayant attaqué, le 18, sur un front de plus de quatre kilomètres entre

Vieux-Berquin et Bailleul, ils ont avancé leurs lignes de 800 à 1.500 mètres, ce qui leur donne le village d'Outersteene, plusieurs fermes et maisons fortifiées et plus de six cents prisonniers. Une autre bonne opération a été réalisée, le 19, dans le secteur de Merville : la ligne britannique a été avancée sur environ neuf kilomètres : nos alliés tenaient à la fin de ce jour-là la ligne de la route qui traverse Merville, depuis Paradis jusqu'à Puresbecques : ils avaient pénétré dans Merville, et par la suite ils ont continué à pousser leur front en direction d'Armentières. D'autres progrès très sensibles ont été réalisés dans différents secteurs. Mais l'opération la plus importante qu'il y ait à enregistrer sur ce front est l'attaque exécutée, le 21, par l'armée Byng, sur 16 kilomètres, au nord de l'Ancre, et qui a pleinement réussi : les Anglais ont poussé leur front

jusque près de la voie du chemin de fer Albert-Arras, et sont à proximité de la ligne Achiet-le-Grand-Irles, qui couvre, à moins d'une lieue, la position de Bapaume. Le lendemain matin, nos alliés déclenchent avec succès une nouvelle attaque entre Ancre et Somme.



LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE MANGIN.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL SÉRIGNY

C'est le général Sérigny qui, à la tête de la 77^e division, renporta, le 30 mars dernier, la victoire du Plémont, à la suite de laquelle le général Humbert lui remit, sur le terrain même de ce fait d'armes, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Bernard Sérigny est né le 10 août 1870 à Labergement-les-Seurre (Côte-d'Or). Sorti de Saint-Cyr 31^e sur 454 élèves, il était nommé sous-lieutenant aux chasseurs à pied le 1^{er} octobre 1892. Il entre, étant lieutenant, à l'Ecole supérieure de guerre en 1900 et en sort 14^e sur 84. Lors de la déclaration de guerre il était encore capitaine, il fut attaché à l'état-major d'un corps provisoire commandé par le général d'Urbal. Colonel le 30 septembre 1917, il a été chef d'état-major du groupe d'armées d'Italie ; général de brigade à titre temporaire le 19 avril 1918, il commande une de nos plus glorieuses divisions, la 77^e. Il a été cité à l'ordre de l'armée le 31 mai 1915. Sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, le 10 avril 1915, était accompagnée de la citation suivante : « Officier très distingué, qui rend les meilleurs services à l'état-major du corps d'armée ; très intelligent, ayant beaucoup d'allant et d'entrain. Fait preuve en toutes circonstances de la plus heureuse initiative. »

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS EN PICARDIE⁽¹⁾

LA VICTOIRE DE MONTDIDIER

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

La seconde victoire de la Marne venait à peine de se terminer et les divisions allemandes rejetées sur la Vesle occupaient la ligne de Condé-sur-Aisne à Reims que l'on apprenait l'offensive nouvelle qui se déclenchait en Picardie.

Cette fois c'était sur l'initiative des armées alliées, et les Franco-Britanniques attaquaient au sud-est d'Amiens. La situation tactique se trouvait donc retournée et, tandis que nous devenions assaillants, l'ennemi était obligé de subir notre volonté et de se défendre sur le terrain conquis. Les rôles étaient renversés, les alliés reprenaient l'ascendant moral !

La situation générale était restée, à peu de chose près, dans cette partie du pays, ce qu'elle était en avril 1918 après la ruée allemande qui était venue s'affaiblir, puis s'étaler sur les bords de l'Ancre et de l'Avre.

D'Albert, au nord, à Montdidier, au sud, les lignes allemandes occupaient les points suivants :

La rive droite de l'Ancre, à l'ouest d'Albert, jusqu'à Treux ; la ligne Treux, cote 114, Sainly-le-Sec ; là elles franchissaient la Somme se dirigeant vers Hamel, la station du chemin de fer de Villers-Bretonneux, les bois de Hangard, le cours de la Luce, Thennes, le bas du coteau de Hailes. Elles passaient alors sur la rive gauche de l'Avre, occupant les pentes et une partie du plateau à l'ouest, Castel, Morisel, les bois de Mailly-Raineval, les hauteurs de Braches, Malpart et contournaient Montdidier à l'ouest, à une distance de 3 kilomètres environ ; s'infléchissant vers le sud, le Monchel, le Frétoy, Rollot, Orvilliers-Sorel, Ressons-sur-Matz, une partie du cours du Matz pour venir aboutir sur l'Oise à 3 kilomètres au sud de Ribécourt.

Le tracé même de cette ligne sur une carte faisait ressortir la situation passablement hasardée des armées allemandes qui, en pointant vers l'ouest, avaient formé une poche profonde dans la direction d'Amiens. Déjà, lors de l'offensive de mars-avril, cette poche présentait de graves inconvénients par suite de l'enveloppement possible par les armées franco-britanniques, mais à ce moment les réserves disponibles..., les effectifs en ligne, les soutiens n'étaient pas suffisants pour oser entamer une opération stratégique de pareille envergure ; il n'en sera pas de même en août 1918. Les succès récents de la Marne ont remonté le moral des alliés ; l'arrivée des contingents américains a apporté le nombre, et la Grande-Bretagne, qui a reconstitué ses armées après le choc de la Somme, a de nouveau sur le continent des réserves fraîches et des soutiens prêts à entrer en action.

Au 8 août, tous les regards étaient encore tournés vers l'Aisne et on suivait les dernières convulsions de l'ennemi se repliant sur la rive gauche. Vers l'ouest, ce même ennemi semble être en parfaite quiétude. Est-ce manque de renseignements, est-ce présomption coupable, est-ce enfin dédain de l'adversaire, cet ennemi ne s'est pas ému des quelques coups de main préparatoires poussés par les alliés sur l'Ancre et sur l'Avre. Les Britanniques s'étaient rapprochés d'Albert, avaient bordé la rivière ; nous, nous occupions Castel, même Morisel et nous étions avancés à l'est de Mailly-Raineval, tandis que, plus au sud, nous prenions possession de Monchel aux abords même de Montdidier.

L'attaque combinée des Franco-Britanniques fut une surprise ; elle devait donc réussir. Nous entrions enfin dans la voie nouvelle inaugurée au printemps par l'ennemi, et c'étaient nos armées qui déclanchaient l'attaque par surprise sur la ligne allemande.

La bataille de Picardie est conduite par le maréchal Haig qui dispose, au nord, de la 4^e armée anglaise, général Rawlinson, d'Albert à la route Amiens-Roye ; au sud, de la 1^{re} armée française, général Debeney, de la route précitée aux positions françaises de la Matz.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, les divisions furent massées à pied-d'œuvre avec grande prudence ; le temps favorisait les mouvements ; un brouillard épais s'étendait toute la nuit sur la contrée de la Somme et ne se dissipera que le matin du 8 août, alors que les troupes d'assaut auront déjà abordé les lignes allemandes.

L'attaque ne devait pas être précédée de bombardement. La préparation d'artillerie dura exactement 45 minutes, de 4 h. 15 à 5 heures. En revanche, on inaugurerait le nouveau procédé d'assaut en faisant accompagner les divisions d'attaque par des tanks légers (à deux hommes) qui, possédant une marche rapide, pouvaient devancer l'infanterie. La cavalerie, toute prête, suivait les lignes d'assaut ; elle sera jetée en avant dès la soirée du 8 août. Les avions, particulièrement nombreux, volaient bas, précédant les vagues d'infanterie et leur indiquant leur marche ; enfin des autos blindées accompagnaient les troupes ; tout avait donc été mis au

point pour produire la surprise dans l'attaque et surtout pour en profiter ensuite.

Elle fut complète... On cite, en effet, des cas nombreux où les soldats et les officiers allemands, non habillés encore, furent cueillis dans les cantonnements et où des états-majors entiers furent pris dans la rafle générale faite par des régiments alliés lancés à l'attaque.

Dans la matinée du 8, les objectifs étaient atteints ; les progrès avaient été très rapides, surtout au centre, sur la grande route Amiens-Saint-Quentin.

Dans la zone anglaise, à l'aile gauche, la défense allemande devant Morlancourt et Chipilly limita l'avance ; mais, au centre, Warfusée-Abancourt avait été pris dès midi et le flot s'avancait sur la ligne Marcelcave, Ignaucourt, Beaucourt, en direction de Rosières-en-Santerre.

Dans la zone française, nos troupes, débouchant de Braches, attaquaient sur l'Avre en direction de Contoire et de Roye.

Le 8 au soir, l'avance était générale ; les Britanniques dépassaient la ligne Harbonnières-Bouchoir. Nous occupions Contoire, Arvillers.

Le 9, dans la journée, les progrès ont continué ; au nord, la résistance allemande à Morlancourt a été vaincue et, au centre, l'avance considérable des contingents canadiens, australiens qui attaquent en direction de Bouchoir a permis à la ligne de pointer vers l'est ; au soir, les Britanniques sont sur Proyart, Lihons, Maucourt, c'est-à-dire à 3 kilomètres de Chaulnes, précédés par les autos blindées, leur cavalerie qui inondent la campagne, coupent les routes, prennent les convois, tournent les cantonnements ; le chiffre des prisonniers atteint, pour ces deux journées, 12.000 hommes pris par les Anglais seulement ; de notre côté, nous en ferons près de 7.000 ; au tableau, 19.000 prisonniers en deux jours ; ce chiffre sera porté à 24.000 le lendemain au soir ! Quelle revanche pour les journées tristes du printemps dernier...

Le 9 au soir, la ligne française s'est avancée au nord de Montdidier, encerclant la ville dans la direction de l'Avre. D'autre part, une pointe hardie poussée vers le sud de la ville nous a permis d'occuper le plateau de Piennes ; nos avant-gardes sont déjà à Faverolles sur la route de Montdidier à Roye. Il est grand temps que l'ennemi évacue la ville ; il n'a déjà plus qu'une seule direction de libre : la route de Montdidier à Guerbigny.

Le 10 au matin, nos troupes entraient dans Montdidier.

A cette date, un événement de grande importance entraîne en ligne dans la bataille que les alliés livraient depuis deux jours aux armées allemandes de von Martwitz et de von Hutier.

L'attaque déclenchée par nos troupes, le 8 août au matin, comprenait toutes les opérations militaires s'étendant d'Albert, sur l'Ancre, à Garches, sur l'Avre ; elles étaient menées, comme on a pu le voir, par les armées franco-britanniques : au nord, par la 4^e armée anglaise, général Rawlinson ; au sud, par la 1^{re} armée française, général Debeney.

Mais le moment semblait propice au généralissime pour étendre son offensive et, avec un à-propos merveilleux, il déclenchaît une nouvelle attaque dans un nouveau secteur, prolongeant vers le sud le front de la ligne de bataille. La 3^e armée française, général Humbert, allait entrer en action.

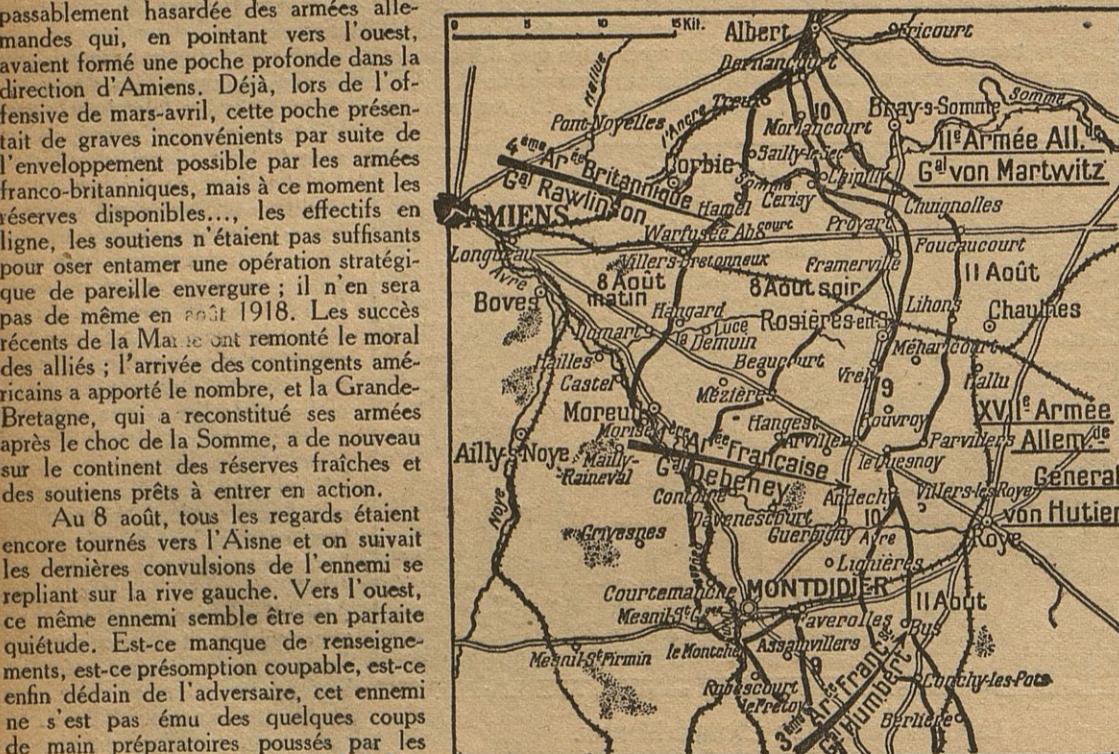
A la date du 10 août, l'armée Humbert prononce son offensive au sud de Montdidier ; elle étend son front des hauteurs est du ruisseau du Dom (plateau de Rubescourt-le Frétoy-Rollot) à l'Oise vers Béthancourt.

Son action se fait immédiatement sentir en liaison avec la 1^{re} armée Debeney. Sa direction d'attaque semble se dessiner de la Matz sur Roye.

Le 10 août elle enlève Rollot, Orvilliers et occupe le petit massif boisé de Boulogne-la-Grasse (cote 148), elle débouche sur Conchy-les-Pots, la Beslière ; c'est la marche directe à la position allemande de Lassigny ; enfin elle occupe Ressons-sur-Matz, la Neuville, les coteaux boisés au nord d'Eslincourt franchissant la Matz et s'élevant en direction de Lassigny.

La nouvelle menace provoquée par l'avance de l'armée Humbert était très grosse de conséquences pour les divisions de von Hutier massées encore aux environs de Roye.

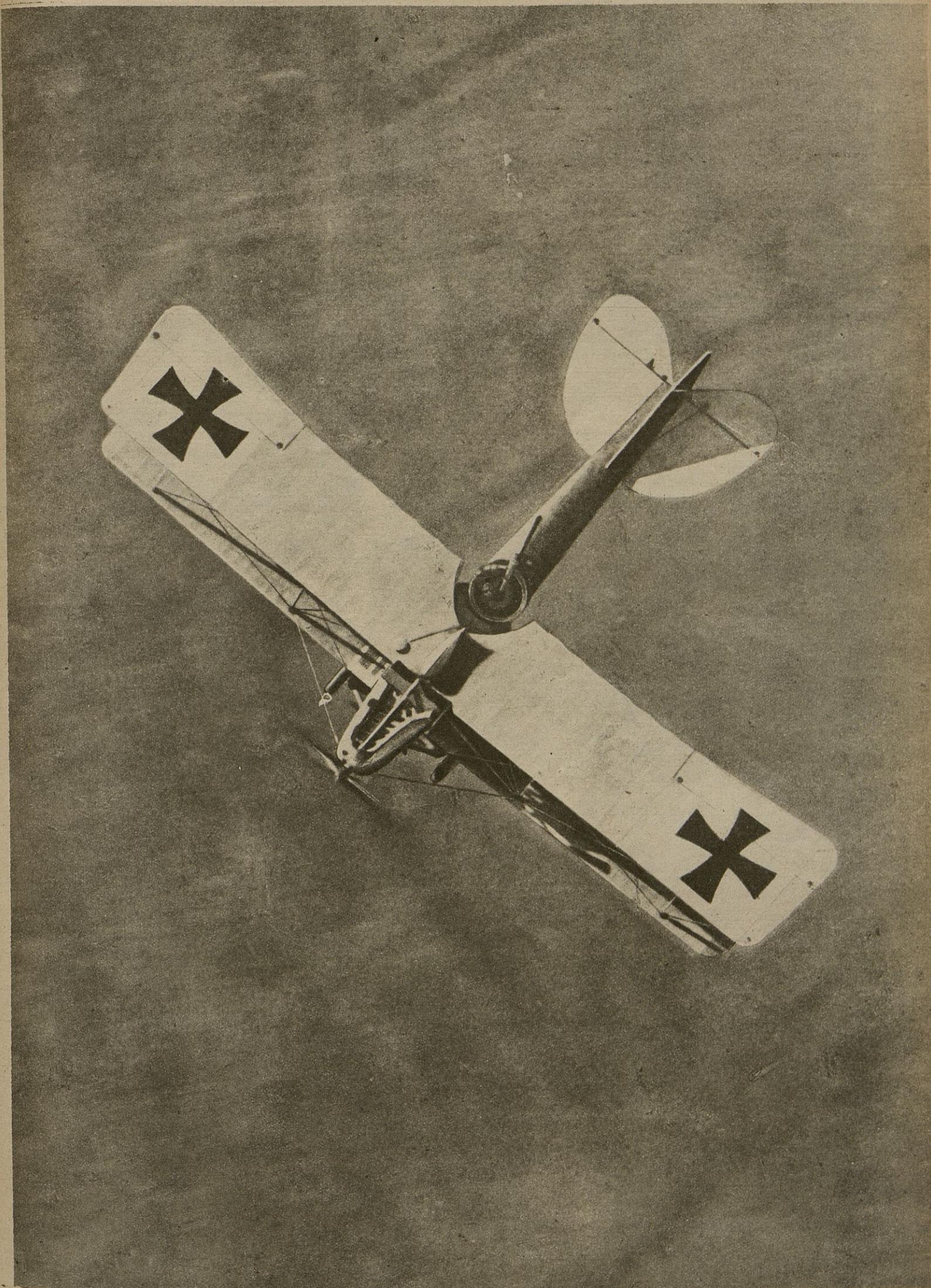
Au nord, les Britanniques étaient en face de Chaulnes, à 10 kilomètres de la Somme. Au centre, l'armée Debeney marchait par la vallée de l'Avre sur Roye, occupait déjà Guerbigny (11 kilomètres de Roye) ; au sud, l'armée Humbert venait d'apparaître sur la Matz à la Beslière (14 kilomètres de Roye). Le grand centre d'approvisionnement, la grande étoile d'où rayonnaient routes, voies ferrées, chemins, etc., se trouvait menacé de trois côtés. L'armée von Hutier devait songer à la retraite d'autant plus qu'elle venait de perdre en trois jours près de 30.000 prisonniers, près de 600 canons. C'était une défaite, un incontestable revers !



L'ATTAQUE FRANCO-BRITANNIQUE AU SUD-EST D'AMIENS.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200 et 201 du *Pays de France*.

AVION BOCHE PHOTOGRAPHIÉ EN PLEIN VOL



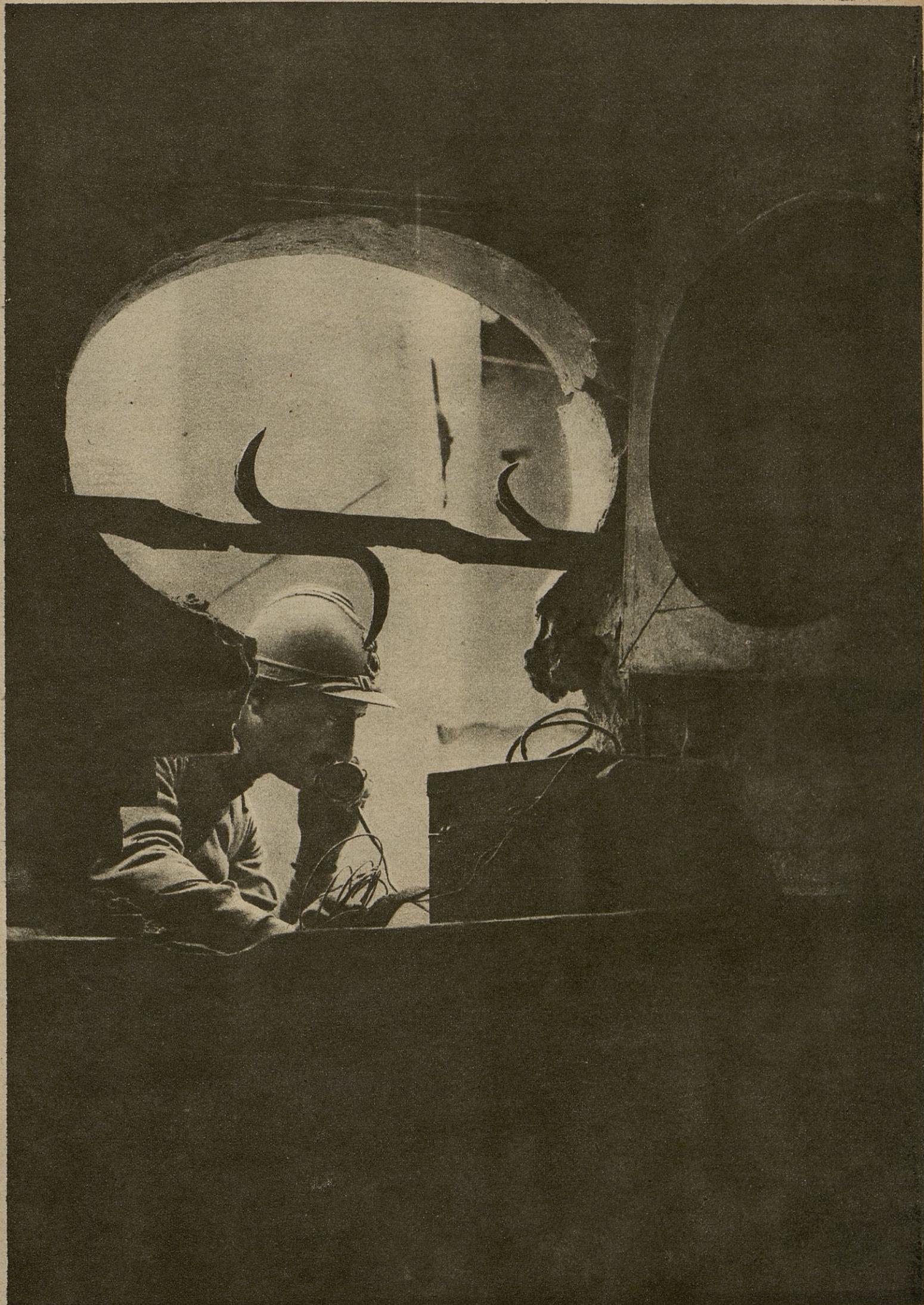
Lorsque dans les airs les avions des armées ennemis se survolent c'est la mitrailleuse plutôt que l'appareil photographique qui entre en scène ; cependant un aviateur belge a eu le sang-froid de photographier à une courte distance un appareil allemand qu'il survolait. L'épreuve que nous reproduisons est particulièrement réussie, puisqu'avec tous les détails de l'avion boche on aperçoit le mitrailleur à son poste, prêt à faire usage de son engin.

UN OBSERVATOIRE DANS UNE MASURE



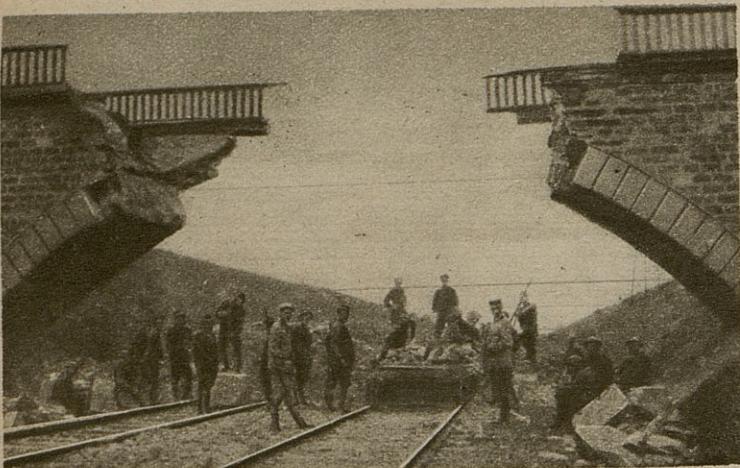
Si cette guerre a mis en relief une fois de plus l'héroïsme du soldat français, tous les jours, à chaque instant même, elle lui fournit l'occasion d'exercer son ingéniosité. On pouvait voir ces jours-ci dans la campagne, vers Lassigny, une mesure tellement ruinée que les Boches avaient renoncé à tirer sur ses pans de murs écroulés. C'était pourtant l'endroit que nos fantassins avaient choisi pour y installer cet observatoire.

LA RÉPARATION DU TÉLÉPHONE SOUS LES OBUS

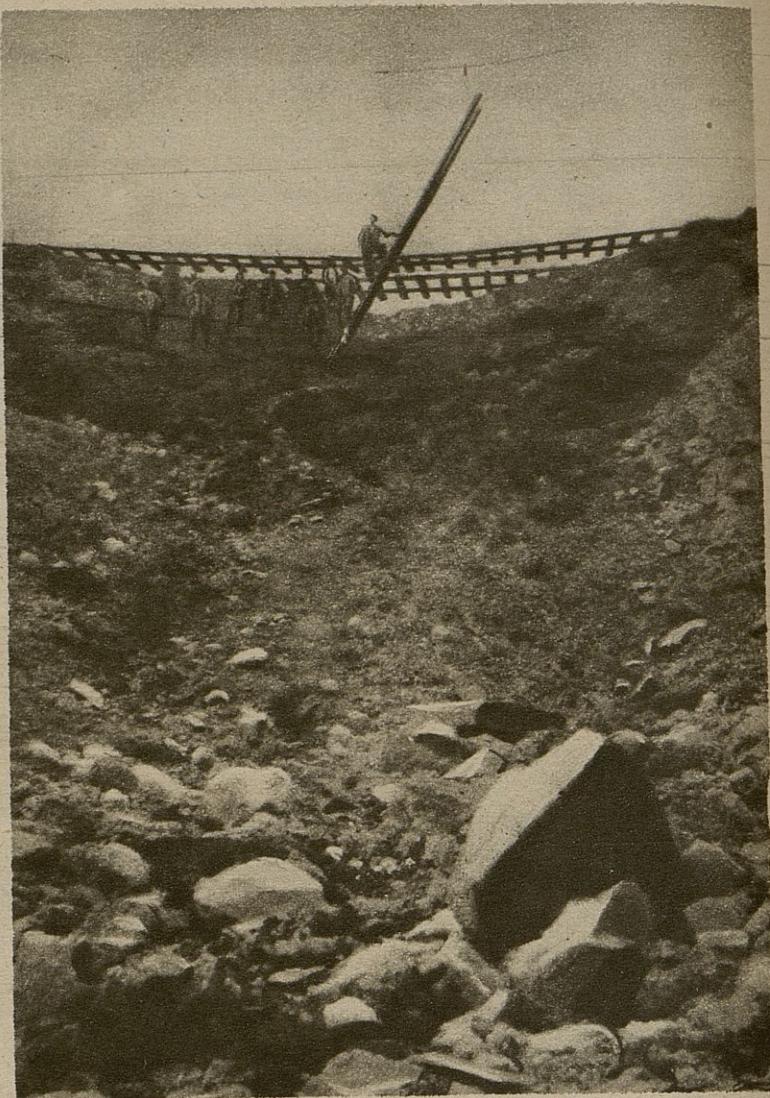


Nos téléphonistes militaires, que l'on voit couramment continuer, sous les marmitages les plus violents, à assurer, entre éléments avancés et postes de commandement, la liaison sans laquelle aucune opération ne réussirait, contribuent par leur sang-froid et leur dévouement à nos succès. Celui-ci est en train de réparer sa ligne qu'un obus, passant par cet œil-de-bœuf, vient de couper à l'endroit même où il se trouve.

LA RETRAITE ALLEMANDE DANS LE TARDENOIS



La route de Saponay passe par-dessus la voie du chemin de fer sur un pont d'une arche que les Allemands ont fait sauter : c'est celui que l'on voit ici.



La rupture des ponts a été pour les Boches un des moyens de faciliter leur retraite à travers le Tardenois. Celui-ci se trouvait sur l'Ourcq.

Ici, c'est la voie ferrée qui passe par-dessus la route : elle y passe toujours mais le pont qui la portait n'existe plus ; il a été détruit, lui aussi, par l'ennemi.

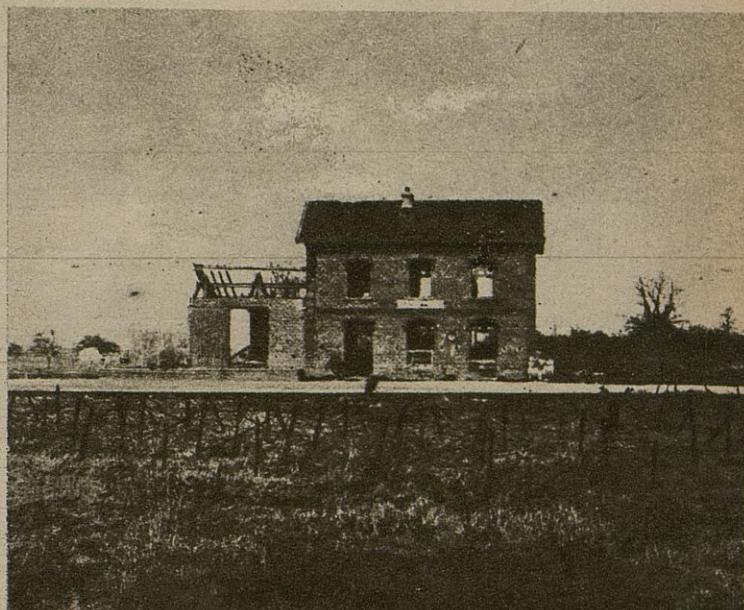


Lorsque nos troupes de l'Armée Degoutte reprirent du 25 au 28 juillet la région de Fère-en-Tardenois, elles la trouvèrent saccagée par les Boches. Ces derniers avaient notamment détruit tous les ponts en se retirant. Près du hameau de Trugny, dont ceci est une vue, ils avaient fait sauter le pont du chemin de fer, mais les rails et leurs traverses étaient restés en place dans le vide, au-dessus de la maçonnerie effondrée et offraient le spectacle que voici.

VILLAGES LIBÉRÉS DANS L'OISE



Plessis-de-Roye, qui se trouve à 22 kilomètres de Compiègne et à 2 kilomètres de Lassigny, comptait 280 habitants. Il n'en reste que ces ruines de son église.



Canny-sur-Matz est à 26 kilomètres de Compiègne et à 111 de Paris. C'était un bourg de 400 habitants, sur la ligne de Noyon à Montdidier. Voici la gare.



Hainvillers, à 30 kilomètres de Compiègne, était avec ses 72 habitants une des plus petites communes de l'Oise. L'église, dont voici l'emplacement, a été rasée.



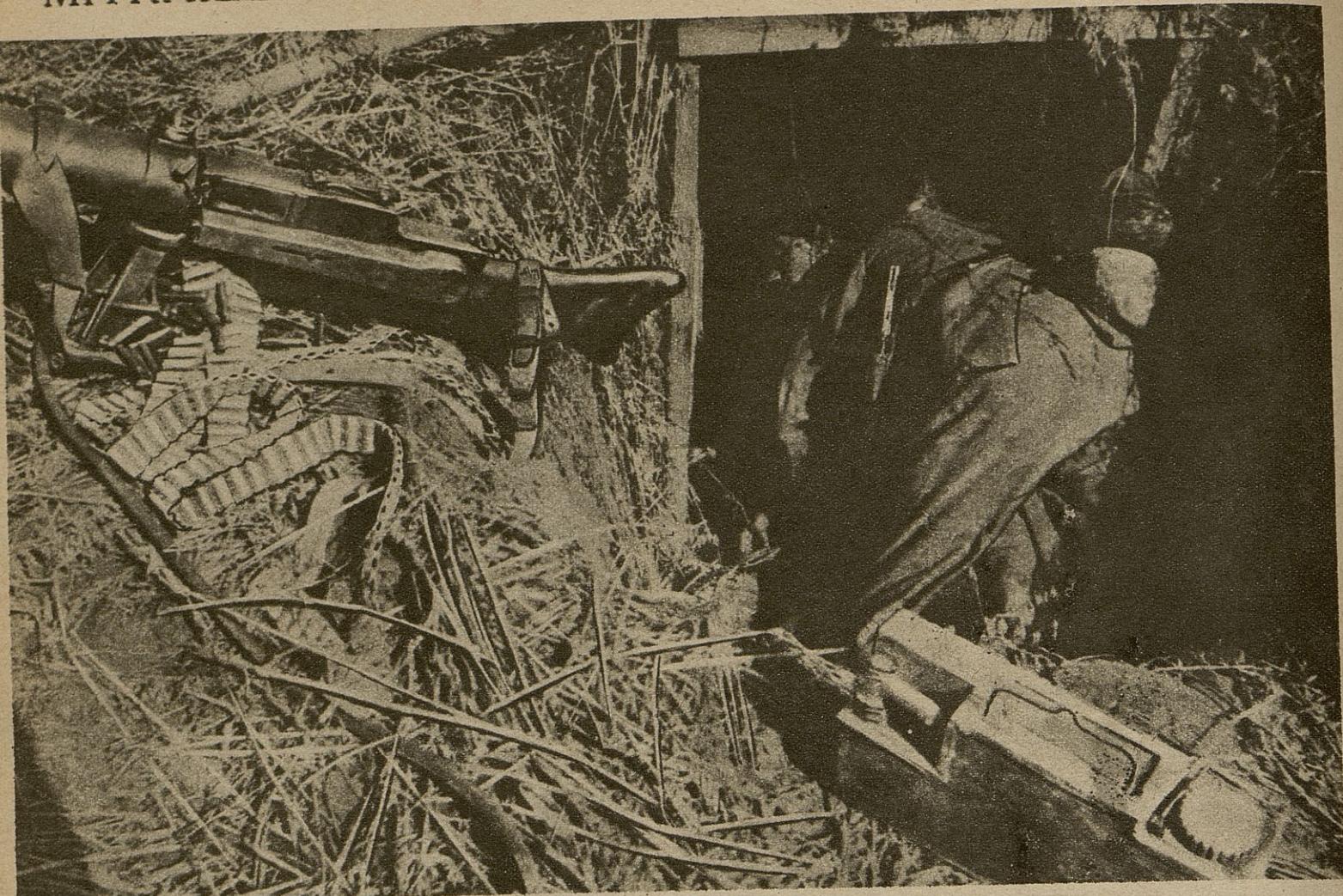
Orvillers-Sorel est à 23 kilomètres de Compiègne. Ce bourg qui comptait 415 habitants n'a pas été, comme on le voit, plus épargné que les autres.



Ges photographies, prises sur les pas de nos troupes à travers les villages libérés par l'offensive franco-anglaise du 8 août, montrent l'état dans lequel les Allemands s'attachent à laisser notre pays quand ils sont contraints de l'évacuer. Ici, à gauche, c'est l'église et le cimetière de Courcelles-Epayelles, village d'autrefois 188 habitants, à 32 kilomètres de Clermont. A droite, c'est, dans la Somme, Assainvillers en ruines avec un canon de 150 abandonné par les Boches.



MITRAILLEURS BOCHES TUÉS DANS LEURS ABRIS



Lors de notre offensive du 8 août dans la Somme nos troupes trouvèrent la région qu'ils abordaient littéralement couverte de mitrailleuses. Mais ce n'était pas ce qui pouvait arrêter l'élan de soldats tels que les nôtres. Les mitrailleurs boches en ont fait l'expérience à leurs dépens. Bien des fois nos hommes, pénétrant dans un abri, voyaient le mitrailleur mort auprès de sa machine. C'est ainsi d'ailleurs que furent trouvés ceux que représentent ces photographies.



Les Allemands font maintenant un emploi intensif des mitrailleuses, ce qui leur permet de ménager leurs effectifs dont ils commencent à être à court. Une mitrailleuse remplace plusieurs hommes. La guerre de mouvements ne leur laissant pas le choix des emplacements, ils les abritent où ils peuvent et les disposent même en terrain découvert, dans des abris hâtivement creusés. Il faut reconnaître que les Boches manœuvrent courageusement leurs mitrailleuses.

PRISONNIERS BOCHES AU TRAVAIL

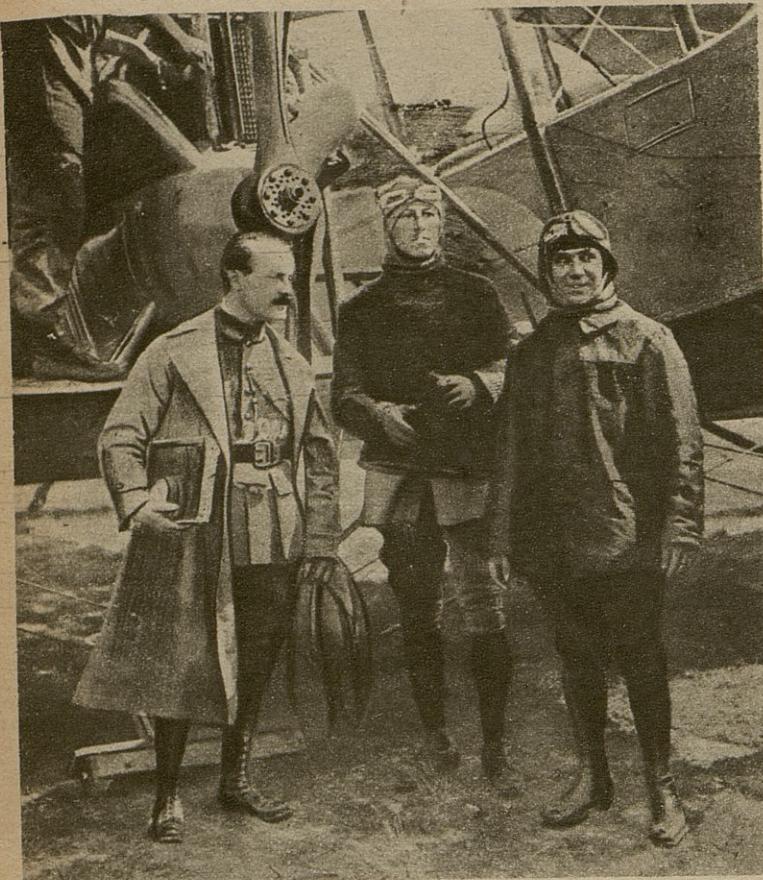


Sur le champ de bataille près d'Oulchy-la-Ville, il est resté des blessés anglais qu'il faut envoyer aux ambulances de l'arrière ; des prisonniers faits ce jour-là devant être acheminés vers la même direction, on les a mis à transporter ces blessés, et voici tout un convoi en marche. Ainsi ces Boches travaillent à réparer le mal qu'ils ont fait.



En attendant qu'on les dirige vers l'intérieur, les prisonniers sont employés aux travaux qu'on peut leur faire exécuter sans enfreindre les clauses de la Convention de la Haye. Dernièrement, dans la Marne, on pouvait voir ceux-ci faire la moisson dans des champs dépendant de villages dont la population, naguère évacuée, n'était pas encore rentrée. Comme certains avaient perdu leur calot, nos soldats leur avaient donné des bonnets de police.

UN ESSAI DE POSTE AÉRIENNE



Voici, devant le premier aéro postal prêt à partir, son pilote l'adjudant Houssais, ancien facteur à Saint-Nazaire, qui a été moniteur d'acrobatie à l'école d'aviation de Pau et a reçu dix blessures dans l'aviation.

Auprès de lui, deux de ses camarades.



Il y avait foule au départ de l'aéro postal. Il y avait là M. Clémentel, ministre du commerce et des postes ; MM. d'Aubigny, député de la Sarthe ; Marin, député de Meurthe-et-Moselle ; Etienne Lamy, de l'Académie française, et plusieurs autres personnalités.



Un premier essai de transport postal aérien a été effectué le 17 août entre Paris-Bourget et Saint-Nazaire. Le trajet total est de 400 kilomètres et est coupé par une escale de cinq minutes au Mans. L'avion postal était accompagné d'un avion de secours. Parti du Bourget à 3 h. 10 de l'après-midi, l'avion postal, dont nous donnons ici la photographie, arrivait à Saint-Nazaire à 8 h. 30 du soir. Ce premier essai a donné toute satisfaction à ses organisateurs.

ECHOS

L'INDUSTRIE DES ALGUES EN SUÈDE

Depuis quelques années les Allemands, dont le propre est de toujours convoiter ce qu'ils n'ont pas, jetaient un regard allumé sur les algues de la côte suédoise. Ces algues, ils les achetaient et, par un traitement chimique, en obtenaient un fourrage et aussi des produits chimiques de prix. Les Suédois se sont dit qu'ils pourraient tout aussi bien exploiter eux-mêmes leurs algues et, à la suite d'études sur le rendement de celles-ci, ont constaté que par la distillation sèche un kilo d'algues séchées fournit 30 ou 32 litres de gaz d'éclairage, 43 % de carbone, 45 % de produits distillés (acide acétique, alcool de bois, acide formique, acétone, etc.), 14 % de sels (sulfates de potassium et de sodium, chlorure de potassium, etc.), avec de l'iode, du brome, du goudron, de la créosote, des produits aromatiques, etc. Une compagnie s'est fondée pour construire une usine importante en vue de traiter et utiliser les algues marines en grand.

POUR ENLEVER LES BOUCHONS DE VERRE

Souvent on n'arrive pas à retirer du goulot du flacon le bouchon de verre rodé : celui-ci colle à celui-là, surtout si le flacon n'est pas ouvert souvent.

Inutile d'essayer de forcer ou de tapoter avec un corps dur : on risque de casser le bouchon. Il faut chauffer légèrement le goulot au-dessus d'une flamme chaude, en tournant sans cesse le flacon. La chaleur gagne le verre et le dilate, et comme elle gagne le verre du goulot avant celui du bouchon, le goulot se dilate alors que le bouchon conserve encore ses dimensions.

Il y a un autre procédé. Il faut être deux et disposer d'une ficelle. L'un des deux tient le flacon, posé normalement sur la table ou en position verticale à la main. La ficelle fait une fois le tour du goulot par le milieu ; les deux bouts sont tenus par les deux opérateurs qui tirent alternativement sur la ficelle en la tenant tendue : le frottement échauffe le goulot et le dilate. Mieux vaut une ficelle un peu grosse. En deux ou trois minutes le tour est joué.

LA BOUSSOLE ET LE NORD

Beaucoup de personnes s'imaginent que la boussole indique le nord, que l'aiguille aimantée donne exactement les deux directions nord et sud.

Leur erreur est considérable. Ce que l'aiguille aimantée indique, c'est non le nord géographique, mais le nord magnétique : c'est le pôle nord magnétique qui coïncide rarement avec le géographique.

La déviation, la déclinaison varient. Considérons une boussole à Paris, au moment présent. En moyenne, l'écart entre le nord-sud magnétique indiqué par la boussole et le nord-sud géographique est actuellement de 13 degrés. Et la déclinaison est occidentale : c'est-à-dire que l'aiguille est dirigée vers un point à l'ouest du nord géographique.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi et chaque année cela change. En 1666, la boussole indiquait exactement le nord géographique : la déclinaison était nulle. Avant, elle se dirigeait à l'est de celui-ci, la déclinaison étant orientale ; depuis 1666, elle s'est dirigée de plus en plus vers l'ouest (déclinaison occidentale) jusqu'en 1814, date à partir de laquelle elle revient et chaque année davantage vers le nord géographique. Il semble que vers 1962 elle sera revenue à la déclinaison nulle et indiquera exactement le nord géographique : après quoi, probablement elle présentera une déclinaison croissante, et ainsi de suite selon un cycle encore inconnu. Donc, chaque année, la déclinaison varie ; chaque année l'angle formé par le nord-sud vrai et le nord-sud magnétique

change un peu. Actuellement il est environ de 13 degrés.

Mais il n'est pas de 13 degrés pour tout le globe, ni pour toute la France.

En France la déclinaison varie selon les lieux de 11 à 17 degrés, mais partout elle est de même sens occidentale.

Si donc on veut avoir le nord vrai en une localité quelconque il faut d'abord connaître la déclinaison du lieu pour l'année : cette valeur est fournie par l'annuaire du *Bureau des longitudes*. Ceci acquis, on pose sa boussole à plat et on la laisse prendre sa position. Admettons que nous soyons en une localité où la déclinaison moyenne, pour l'année, est de 17 degrés. L'aiguille a pris sa position : faisons tourner la boussole sur elle-même à plat jusqu'à ce que les pointes soient exactement sur le nord et le sud du cadran. Ceci fait, continuons à la faire tourner de façon que la pointe nord soit au niveau de la 17^e division marquée sur le cadran, côté ouest, à partir du 0 qui est la lettre N (nord). Alors et alors seulement nous avons le nord : alors seulement la ligne N.-S. du cadran est dans l'axe géographique nord-sud. Généralement les boussoles sont pourvues d'une flèche qu'on actionne à la main. Si on l'a, au préalable, fixée sur les points N.-S. du cadran, dès que l'aiguille reste immobile avec sa pointe nord sur la division 17 à l'ouest, la flèche donne le nord véritable et la boussole marque à la fois les deux nords et la déclinaison. L'essentiel est de connaître la déclinaison du lieu : elle varie sensiblement à de petites distances dans certaines régions et de façon très inattendue, comme on s'en rend compte en considérant une carte de la déclinaison magnétique.

LE SUCRE DE BOIS

Chacun peut tirer du sucre du bois. Mais l'opération est-elle bien avantageuse ? En tout cas on peut s'amuser à la tenter.

Prenez 50 grammes de sciure de bois et faites macérer plusieurs heures à l'eau tiède dans une terrine. Mettez la sciure dans un linge et tordez et exprimez à plusieurs reprises, pour chasser l'eau. La sciure qui a été ainsi traitée est mise dans une capsule de porcelaine de 2 litres environ : on y jette un litre d'acide sulfurique à 2 %. On fait bouillir cinq ou six heures à petit feu en ajoutant de temps en temps de l'eau pour maintenir le volume de liquide. On laisse refroidir ; on filtre dans un linge et on garde le liquide jaune pâle qui en sort. Dans celui-ci on ajoute peu à peu du blanc de Meudon — de la craie — pour neutraliser l'acide sulfurique, jusqu'à cessation de dégagement d'acide carbonique en bulles. On refiltre, et le liquide en capsule de porcelaine est chauffé au bain-marie jusqu'à consistance.

C'est de ce liquide qu'on tirera, après de nouvelles opérations, longues, méticuleuses et assez onéreuses, un peu de sucre cristallisé, un peu de xylose ou de sucre de bois. L'opération est plutôt une curiosité de laboratoire qu'une affaire industrielle.

LA CONSERVATION DE LA VIANDE FRAÎCHE EN ÉTÉ

En Franche-Comté on a une méthode curieuse pour conserver la viande en été, quand les chaleurs risquent de la gâter. Elle consiste à mettre la viande dans un vase plein de lait caillé ou de lait écrémé qui se caille ensuite. Par-dessus on place un bout de bois ou une pierre pour tenir la viande immergée. Par ce procédé, paraît-il, on conserve la viande fraîche pendant huit jours. Pour s'en servir on n'a qu'à la laver et l'essuyer avant de lui faire subir les opérations culinaires.

Autre méthode, bien connue, mais qui ne convient pas au veau. On installe dans une caisse sans fond, à mi-hauteur, une toile métallique horizontale, pouvant supporter le poids de la viande à conserver. Sur le sol où posera la caisse on met une terrine contenant gros comme une noix de soufre. On allume le soufre, on met

la caisse avec la viande en place et c'est le fond de la caisse qui sert de couvercle. Le soufre brûle et remplit la caisse de vapeurs d'acide sulfureux. La viande absorbe ces vapeurs : après quelques heures, on la retire pour la mettre au garde-manger où elle peut, d'après *Les Recettes de la maison*, de M. Chaplet, rester quinze jours sans altérations. Avant de cuire, laisser baigner deux ou trois heures à l'eau. Et ne pas faire subir ce traitement au veau, qui garde l'odeur.

AÉROPLANE ET GÉOGRAPHIE

Chacun sait que la topographie du massif central de l'Himalaya est mal connue. Cela tient à l'altitude considérable de la chaîne dont le sommet principal est à près de 9.000 mètres. Les géographes ne peuvent parcourir ces montagnes élevées et faire les mesurations nécessaires, en raison de la raréfaction de l'air qui s'oppose au labeur physique.

Dans ces conditions on se demande si l'aéroplane ne rendrait pas des services en dispensant les explorateurs de toutes les fatigues de l'ascension, et en même temps en permettant de prendre des photographies.

Le problème a été récemment étudié dans le *Geographical Journal* par M. A.-M. Kellas. Pour lui, il serait facile de rester tout le temps nécessaire sur les hautes cimes avec des appareils à oxygène pour faciliter la respiration. Mais il aperçoit des difficultés. Même en opérant aux saisons les plus favorables, octobre et novembre, mai et septembre, une grosse difficulté proviendra du fait que trop souvent on devra voler dans les nuages sans savoir où l'on est ni où l'on va, et en risquant sans cesse de buter dans les glaciers. Autre grande difficulté : celle de l'atterrissement et aussi celle du départ. Sur la neige, ni l'un ni l'autre ne seront aisés. Aussi ne faut-il pas être surpris si l'opération des aviateurs ayant tenté le projet de M. Kellas a été défavorable à celui-ci.

L'INFLUENCE DES FUMÉES SUR LA CHALEUR

Les fumées industrielles ont une influence considérable sur le rayonnement solaire. Elles arrêtent les rayons calorifiques du soleil. Ainsi, dans une observation récente on a constaté qu'avant le passage d'un nuage de fumée que poussait le vent, la radiation solaire était de 1.43 calories ; pendant, elle tomba à 1.17 calories. Après, elle remonta à 1.39 calories. Une autre observation fit apparaître une diminution de rayonnement de plus d'un quart.

LA CONSERVATION DES TOMATES A L'EAU SALÉE

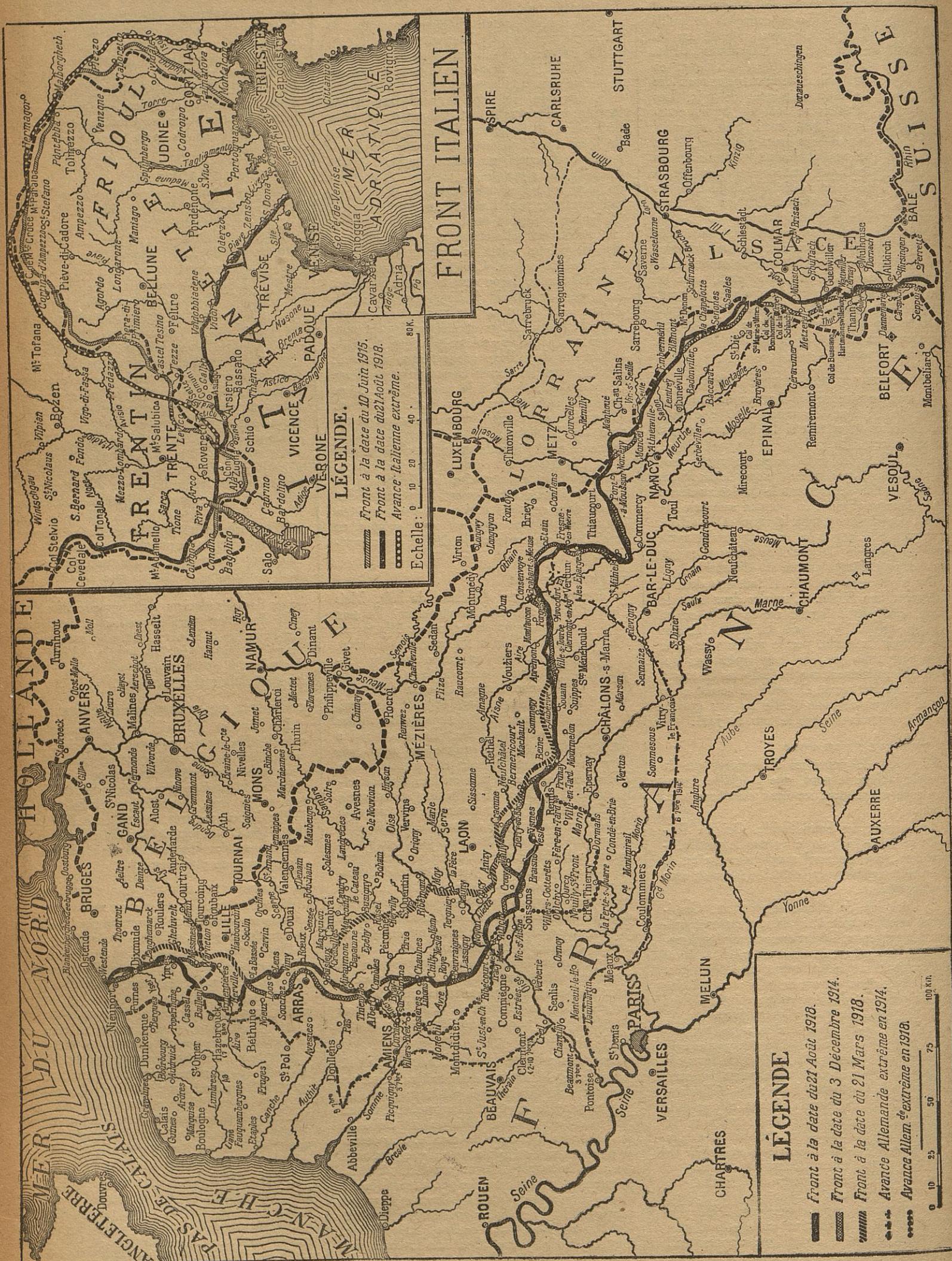
Pour conserver les tomates qui rendent tant de services en cuisine pour l'hiver, on peut, à défaut du procédé Appert, utiliser l'eau salée.

On prépare une solution d'eau saturée de sel de cuisine, on y ajoute librement des épices. On fait bouillir le tout et on filtre. Ce liquide, une fois froid, est versé sur les tomates mûres, parfaitement saines, munies de leur queue, posées en ordre dans un vase en grès ou en verre, queues en l'air et ne risquant pas de toucher les autres fruits. Il faut un bout de planche avec un poids dessus pour empêcher les tomates de surnager. On verse une petite couche d'huile pour empêcher l'évaporation et on ferme hermétiquement. Garder au frais, en un endroit peu aéré.

Le procédé Appert est toutefois préférable. De façon générale, par un procédé ou un autre, l'industrie prépare couramment d'excellentes conserves de tomates sous forme de fruits entiers, de fruits coupés en morceaux, de purée ou pâte, de coulis ou sauce.

On fait également dans l'industrie des tomates séchées ou évaporées : tomates coupées en deux et débarrassées de leurs graines.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur LUCIEN-GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fausse par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages

Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE

On n'en trouve donc plus ?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME

Toutes

oppressions

EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE

Prise boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

édité par le PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

ET DE FAIRE LA CUISINE { SANS FEU } { SANS FRAIS } OU PRESQUE

Par Louis FOREST

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVEGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boulevard Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

IL EST DE VOTRE INTÉRÊT DE SOUSCRIRE

Un ABONNEMENT au "PAYS DE FRANCE"

qui est vendu 30 centimes le numéro depuis le 1er janvier,
mais dont le tarif des abonnements n'a pas augmenté.

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :
FRANCE.. 15 francs. — ÉTRANGER.. 20 francs.

MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes, et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de quarante ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrite, Fibrome, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les 4 flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adr. à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratis.)

Bons de la Défense Nationale

Tout Français a, dans les circonstances actuelles, le devoir absolu d'économiser et de mettre ses économies au service de la nation. Les Bons de la Défense nationale lui en donnent le moyen : ils n'immobilisent les capitaux engagés que pour peu de temps et rapportent un intérêt très avantageux.

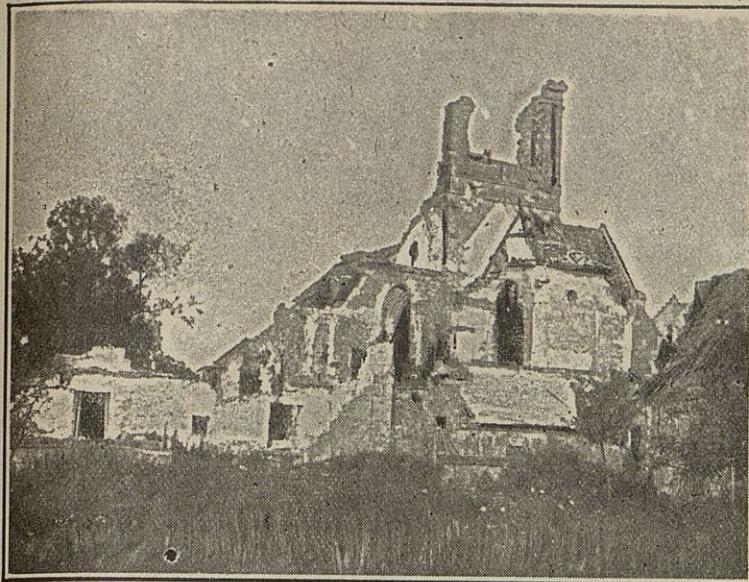
Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

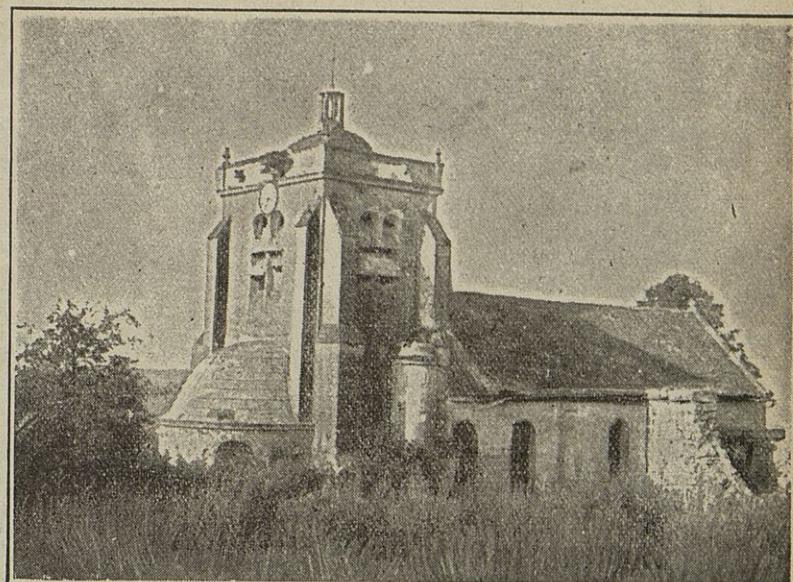
MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 50	95 »
500 »	498 50	495 »	487 50	475 »
1.000 »	997 »	990 »	975 »	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.750 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense nationale partout : agents du Trésor, percepteurs, bureaux de poste, agents de change, Banque de France et ses succursales, sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les banques et chez les notaires.

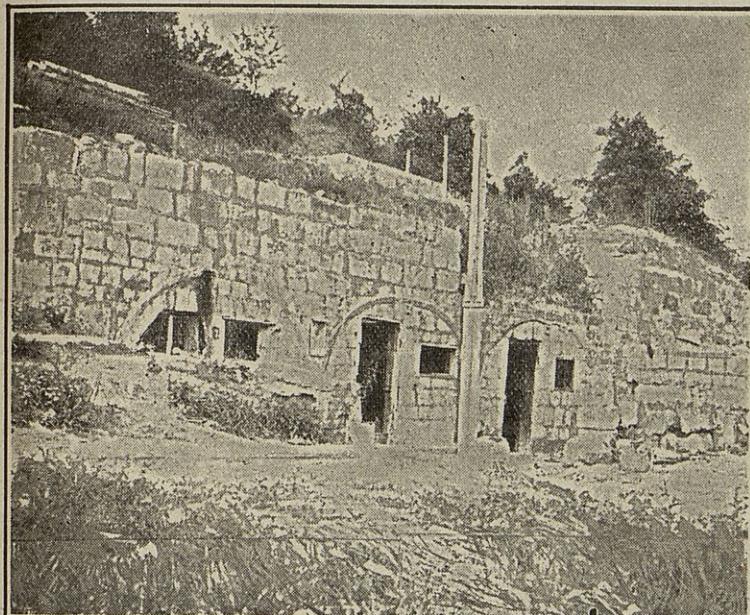
LA NOUVELLE VICTOIRE DU GÉNÉRAL MANGIN



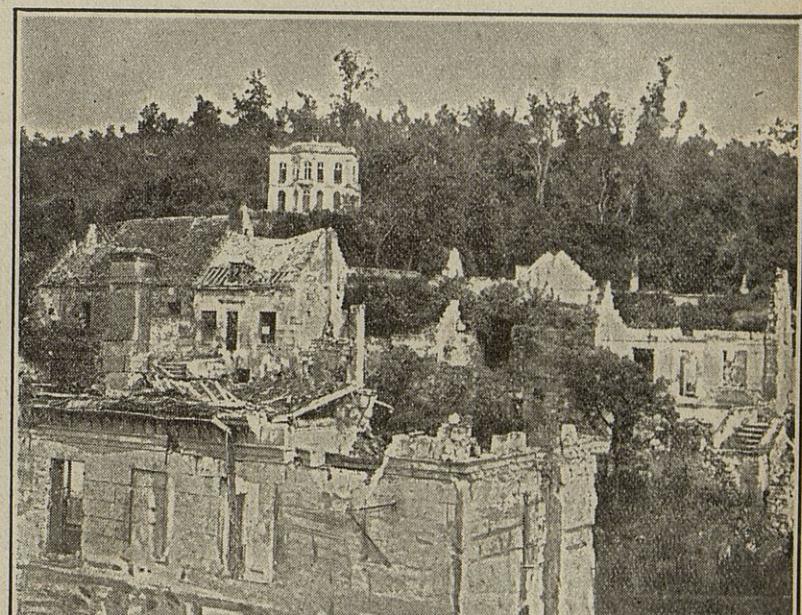
L'église de Cuisy-en-Almont, qui est en ruines.



L'église de Tartiers, qui n'a pas trop souffert.



La supériorité des alliés sur les Allemands s'est de nouveau affirmée le 21 août par la victoire. L'armée Mangin, repoussant encore l'ennemi entre Matz et Oise et à l'est de Noyon, a libéré de nombreuses localités. Ici, à gauche, c'est Nouvion-le-Port avec des cagnas boches dans le talus de la route ; à droite, Fontenoy-le-Port, très éprouvé.



SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE ET PAYS VOISINS. — C'est bien un nouveau front qui se reconstitue progressivement en Russie contre la menace allemande. De l'Océan Glacial à la mer du Japon s'échelonnent des groupes de forces, soit appartenant aux armées de l'Entente, soit encore indépendantes mais prêtes à nous donner leur concours. La liaison entre ces groupes, si elle ne s'est pas partout réalisée, est du moins en bonne voie de réalisation autant que le permettent les conditions des contrées dans lesquelles ils se meuvent. Parmi ces groupes, les Tchéco-Slovaques, qui sont les plus nombreux, ne sont plus aujourd'hui pour les alliés des coopérateurs bénévoles et occasionnels : ils constituent l'armée régulière de la nation tchéco-slovaque dont l'indépendance a été solennellement reconnue par les gouvernements alliés, et le sera de gré ou de force par les autres.

L'armée tchéco-slovaque, dont une partie se bat sur notre sol et en Italie, a été placée par le Conseil national des pays tchèques, égissant comme mandataire du futur gouvernement de ces pays, sous l'autorité d'un généralissime français : le général Janin. D'autres troupes tchécoslovaques mènent la guerre dans l'Oural et sur la Volga ; leur troisième groupe opère dans la province de Vladivostok où il a reçu, comme nous l'avons dit, des renforts japonais, français et américains. Les divers groupes de l'armée alliée ainsi constituée continuent à tenir en échec les bolcheviks et leurs amis allemands, et fortifient de jour en jour leurs positions dans la contrée. Le plus récent exploit de nos amis est la prise, annoncée le 18 août, de la grande ville d'Irkoutsk où ils ont organisé un gouvernement qui nous est en tout point favorable.

En Sibérie orientale, l'artillerie britannique, forte et nombreuse, s'est déjà fait remarquer par son activité, qui lui permet de contrebalancer la supériorité que possèdent à cet égard les bolcheviks. On a appris que le poète transylvain Octavian Goga conduit, à travers la Sibérie, sept mille cinq cents Roumains de Transylvanie qui veulent venir se battre à nos côtés en Europe.

Le corps expéditionnaire allié en Mourmanie s'est établi solidement sur le littoral et dans des positions qui couvrent la voie du chemin de fer. Celui qui occupe Arkhangel a étendu son rayon d'action. Cette situation cause à Berlin de grosses inquiétudes. On voit venir la nécessité de recommencer la guerre en Russie à la fois contre les alliés et contre la plupart des Russes qui, en général, sont fort mal disposés pour les Boches. Or, les quelque trente-cinq divisions que les Allemands ont encore entre Helsingfors et la mer Noire auraient fort à faire pour maintenir ou réimposer l'emprise allemande sur des territoires aussi vastes et où il n'y a à récolter que des surprises désagréables. Aussi l'expédition, toujours projetée pour chasser les alliés de la côte de Mourmanie, est-elle sans cesse différée. On l'annonçait cependant, le 15 août, pour le courant de septembre.

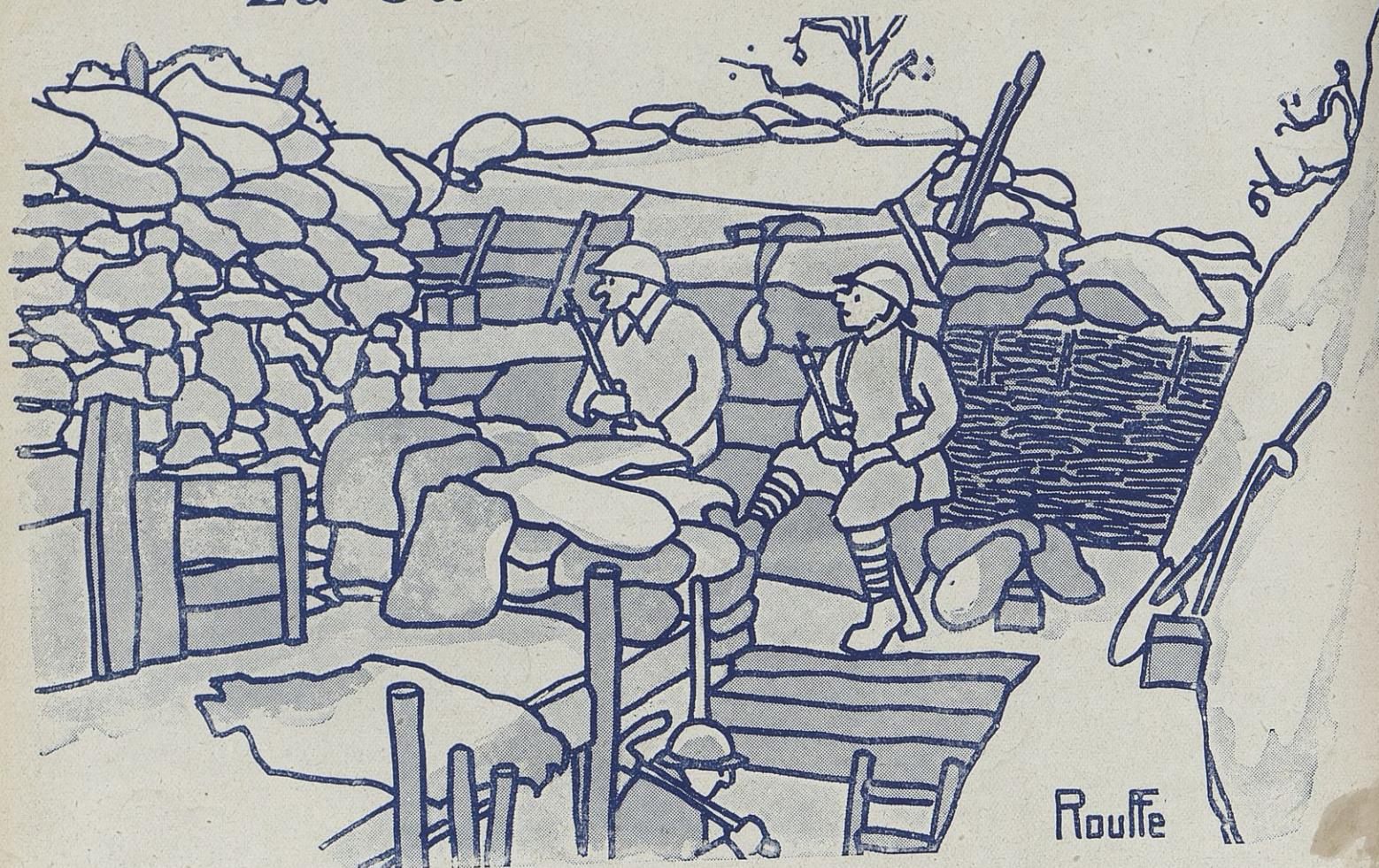
Les Anglais n'ont pas tant tergiversé pour envoyer des troupes au secours de Bakou, sur la Caspienne, que les Arméniens et des Russes défendaient difficilement contre les Turcs. Ce corps expéditionnaire est parti de Bagdad et a gagné, à travers la Perse, le rivage de la Caspienne, puis a traversé cette mer sur des bateaux du pays ; le tout s'est fait en si grand secret que l'on a appris, le 15 août, en Europe, l'arrivée de forces britanniques à Bakou, sans avoir entendu dire qu'il en ait été expédié. C'est là un trait de décision auquel on reconnaît bien nos alliés.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 201 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 10 et intitulé : « Après notre deuxième victoire de la Marne. »

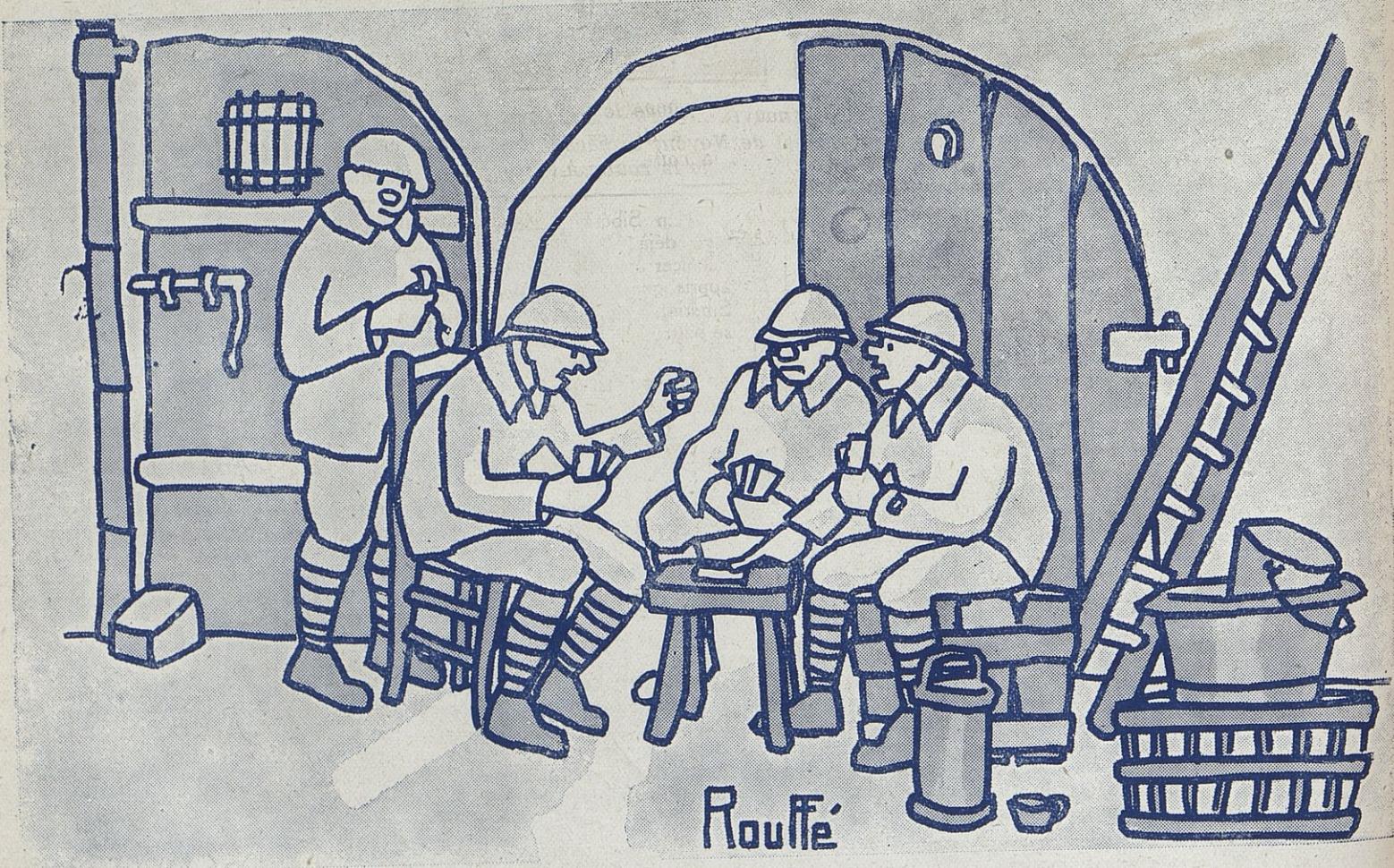
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



AU POSTE D'ÉCOUTE

— T'entends le grand bruit ?
 — Oui, c'est ie canon !
 — Pis, le p'tit bruit ?
 — C'est le tonnerre !



LES CARTES QUI SERVENT DEPUIS QUATRE ANS

— J'te dis qu' c'est l'as de pique !
 — J'te dis qu' c'est l'as de cœur !